

DELPHINE PHILBERT

DEVENIR CELLE QUE JE SUIS

Max Milo
Témoignage

A mes enfants, que la vie nous rapproche enfin,
A ma sœur, que je ne connaissais pas,
A mes ami(e)s qui m'ont aidée et soutenue

Avant propos

Comment parler d'une vie, de sa vie ?

C'est si personnel, si privé. Cela semble impossible.

Encore plus lorsqu'il est question de transidentité (encore mal appelée transsexualité).

L'auteure a voulu, non se mettre à nue, mais raconter par la force des mots son histoire et, à travers elle, l'histoire de la majorité des transgenres. Celles-ci sont tellement identiques dans leurs différences.

Oubliez les noms, oubliez les détails personnels, mais plongez dans une vie de transgenre, dans la vie des transgenres, dans leur recherche des droits élémentaires qui leur sont refusés.

Vivez les doutes, les remises en question, les douleurs, les joies, les luttes.

La vie tout simplement.

La vie de tout le monde.

le 5 juin 2009

Chers enfants,

Vous allez vous dire : « enfin un courrier de papa », ou « tiens il pense à moi, à nous », ou... finalement je ne sais pas.

Ce n'est pas faute d'avoir essayé, mais chaque fois que j'ai commencé je n'ai pu aller bien loin. J'ai remis l'ouvrage sur le travail je ne sais combien de fois, ce n'est pas facile d'expliquer l'inexplicable à ses enfants, d'essayer d'expliquer le tsunami qui s'est abattu sur vous cet hiver.

Par où commencer ?

Le plus simple et en même temps le plus difficile car vous devez avoir l'impression que je vous oublie, que j'ai fait table rase du passé, des moments heureux passés tous les quatre ensemble :

Je pense souvent à vous. Je vous aime tout autant aujourd'hui qu'il y a 15 et 17 ans, que pendant ces 15 et 17 ans passés. Vous êtes toujours présents en moi, vos visages sont toujours aussi nets dans ma tête.

Je veux vous dire que si vous en éprouvez le besoin vous pouvez me contacter, que si vous êtes dans une situation difficile, si vous avez des soucis je serai là pour vous aider, pour vous soutenir.

Peut-être allez-vous réagir en vous disant que c'est la première fois que je vous dis cela ? Que je vous ai toujours paru éloigné de vos soucis, de vos bonheurs, de vos doutes d'enfants, d'adolescents ?

Pour la première fois, peut-être, je vais vous ouvrir mon cœur, vous dire ce que je n'ai jamais pu vous dire :

Toi mon fils, tu dois te rappeler ce dimanche au bord du canal quand nous promenions la chienne. Ce jour-là je t'ai expliqué que certaines choses enfouies dans la tête pouvaient ressortir brutalement un jour et te submerger.

Quelques temps plus tard je vous ai annoncé ce qui se passait. Cette chose je l'avais tellement enfouie au fond de mon être qu'elle me mangeait progressivement, elle m'empêchait d'arriver à exprimer mes sentiments, elle me transformait presque en une machine seulement capable de survivre, elle m'ôtait toute capacité de dire mon amour, de pouvoir vous dire que vous pouviez compter sur moi.

Cela peut paraître surréaliste, peut être interprété comme une sorte de folie, mais ce n'en était pas. J'étais consciente de ce blocage, mais ne trouvais pas la porte de sortie, je tournais en rond comme un lion dans une cage, consciente de ce que vous pouviez ressentir.

Cet état est indépendant de toute volonté, il ne peut être maîtrisé. Il ne peut que faire son travail. Et un jour, telle une éruption, plus rien ne se contrôle. Et il n'y a pas de choix, pas de choix sur la date (pas 5 ans plus tôt, ou 5 ans plus tard), pas de choix dans la voie à suivre, car l'autre voie est mortelle, définitivement annihilatrice.

Je ne veux pas vous faire peur, ni me faire plaindre, toi ma fille tu as 14 ans passés tu es adolescente, toi mon fils tu as 17 ans passés, tu es presque adulte, vous

êtes intelligents et curieux. Vous devez, comme beaucoup d'adolescents, parler avec vos amis et réaliser que la vie n'est pas si simple que cela, que chaque être humain est différent et que c'est cette différence qui fait la beauté de la vie, mais aussi qui peut faire souffrir.

Je veux que vous sachiez que ma différence, toute surprenante, irréaliste peut-elle vous paraître, n'est qu'une facette de l'humanité. Elle n'est absolument pas dirigée contre vous, elle n'est pas une façon de fuir, d'oublier le passé. Elle est là, et je dois l'accepter. Ce fut le plus dur. 2007, mais surtout 2008 furent des années de profond désespoir, je n'arrivais pas à parler, à dire ce que je ressentais. Jamais votre mère n'a su, jamais je n'ai pu dire ne serait-ce qu'un mot, jamais. Jamais le médecin ni le psychiatre n'ont su. Je cherchais désespérément la porte de sortie qui aurait pu m'éloigner de cette chose. Il n'y en avait pas. La seule possible était d'accepter.

Le jour où j'ai compris, où je me suis acceptée, fut un soulagement et en même temps source de culpabilisation. Culpabilisation, car j'ai tout de suite su ce qui allait se passer dans les mois suivants, avant même d'en parler à qui que ce soit.

La suite, vous la connaissez en partie : votre départ début janvier, le divorce, mon départ loin de vous...

Surtout je veux que vous reteniez que rien de tout cela n'est fait contre vous, que je comprends vos sentiments de rejet face à l'incompréhensible.

Sachez que depuis que j'ai accepté mon état, depuis que je suis ici et peux vivre et laisser exprimer cet état, je vais mieux, je vais bien. Certains blocages régressent, je me sens devenir moi. Ce moi qui était en moi et que je rejetais. Ce moi que je cachais même à ma famille, ce moi d'amour, ce moi qui voulait vous aider mais ne pouvait s'exprimer.

Dernière chose que je veux vous apporter avec cette lettre, c'est l'amour de la vie, la Vie avec une majuscule. Gardez au fond de votre cœur la certitude que la Vie doit toujours être la plus forte, quelles que soient les circonstances.

Parfois les choix sont multiples, tous font place à la Vie et dans ces cas le choix est possible et le raisonnement, les préférences, permettent de faire un choix.

Par contre certaines circonstances amènent à une situation où le seul choix est la Vie et uniquement elle, plus rien n'est possible que ce choix. Dans ce dernier cas, la notion de choix n'existe plus, seule reste la simple décision entre Vivre et Mourir. Dans ce cas il faut suivre la Vie, car la Vie prime. Et j'ai suivi cette voie avec l'appui de mon médecin et de mon psychiatre.

Au terme de cette lettre, vous avez le choix de la garder ou de la jeter, mais moi je vous garderai toujours dans mon cœur.

Je vous embrasse très fort, je vous souhaite tout ce qu'un père peut souhaiter à ses enfants, la porte est grande ouverte ici pour le jour où vous serez prêts à venir,

Papa

Chapitre 1

La prise de conscience

Septembre 2008

Je m'approche de la réalité, de ma réalité. Telle une fourmi dans un labyrinthe, je cherche la sortie, ma sortie. Je ne peux la savoir si proche, et encore moins deviner le chemin tortueux qui sera le mien dans les mois à venir.

Il est tard dans la nuit, cela fait des semaines que je retourne sur mon lieu de travail après le repas sous de faux prétextes auxquels plus personne dans la famille ne croient. Mais tous font semblant et moi le premier.

Depuis le printemps, une force en moi me pousse à trouver les raisons de ce décalage que je ressens, que je vis quotidiennement et qui m'éloigne de la vie réelle, de ma femme et de mes enfants. Non pas physiquement : je suis là, je participe à nos activités ; mais mon esprit est ailleurs. Combien de fois n'ai-je pas entendu mon fils me répéter :

« Papa, où es-tu ? est-ce que tu vas bien ?... »

Questions si peu innocentes dans la bouche de son propre fils alors que mon rôle de père, rôle que la société m'a imposé, est d'être le pivot de la famille, celui capable de faire face à tout, indéboulonnable. Que puis-je répondre ? *« Je ne sais plus qui je suis, je ne sais plus où je vais, je ne vois pas de quoi sera fait demain »*. Comment dire cela à ses propres enfants ?

D'innombrables soirées devant mon ordinateur à chercher qui je suis, à tenter de trouver la clé qui me permettra de revenir parmi les vivants. Que de mots tapés sur les moteurs de recherche, de faux mots clés, comme si une partie de moi voulait savoir et qu'une autre s'y refusait. Sensation de sombrer dans une sorte de folie.

Toujours les mêmes résultats, des photos, des films. Que le net regorge de choses inimaginables et innommables ! Et pourtant je suis attiré, j'y retourne malgré le dégoût qui monte au fond de moi. A qui expliquer, à qui dire ce que je fais ? Comment franchir le gouffre du silence que je me suis imposé depuis tant d'années et qui m'empêche de parler même à celle qui est la plus proche de moi : ma femme ?

En cette soirée de septembre, alors que la douceur automnale m'enveloppe mais n'arrive pas à réchauffer le froid envahissant mon esprit, j'ose associer deux mots clés : « transsexuelle » et le nom d'une grande ville.

Une phrase hypnotise mon regard : “association de soutien aux transsexuelles”.

Plus rien ne compte, le temps s'arrête, je suis ailleurs, plongé dans les méandres du net, je lis, que dis-je, je dévore la page d'accueil, illuminé par cette lumière qui apparaît. Ma quête se termine, une autre voie s'entrouvre. Je veux pousser cette porte, savoir ce qui se cache derrière, si ma place et la vie sont là.

Je suis et je deviens.

Le mouvement de ma vie arrêté depuis tant de mois peut reprendre.

Cela sera-t-il si simple ? Si seulement !

J'ai la chance de croiser cette même nuit un forum comme il en existe tant et si peu pour mon cas, un forum qui me paraît chaud, douillet comme peut l'être le sein de sa mère : je suis chez moi ! Enfin, je sais qui je suis. Les souvenirs enfouis remontent à la surface, les faux semblants laborieusement construits pour consolider un mur qui me protégeait depuis des décennies se rompent, et je suis emporté dans ce cataclysme identitaire.

Ce phare m'éclaire. Tel un insecte, je m'accroche à ce rayon de lumière, seule solution pour surnager.

Quelques jours plus tard, le 22 septembre, j'ose franchir le pas, je crée mon compte sur le forum, tremblant, les doigts hésitants, mais guidé par mon esprit, ou bien peut-être par cette chose derrière son mur. Et voici qu'arrive dans ma boîte mail le mot de passe pour franchir la porte vers ce devenir.

Comment se présenter ? Tant de pensées cognent mon cerveau, tout me semble compliqué, et pourtant je dois le faire, je ne peux rester tel un fantôme et hanter ce forum, je veux savoir, j'ai besoin de raconter ma vie, que tout le monde trouverait normale, voire envierait, de parler de mon épouse, de mes enfants, déjà adolescents.

Ce jour-là, je ne peux que m'exprimer au masculin. Comment faire autrement, alors que j'ai utilisé ce genre pendant presque 49 ans ?

Je révèle aussi l'autre face de mon moi, celle que je n'ai jamais dévoilée. Cette vie nocturne, cette vie de faux semblants, cette vie de quête impossible. Ces rêves éveillés d'être femme, mon plaisir à me travestir, seul, caché chez moi, mes passages dans des saunas libertins, mes soirées à trois, mes expériences avec des hommes dans les bras desquels je cherchais à devenir femme, des partenaires que je n'ai jamais considérés comme homosexuels. J'ai visité d'autres femmes, croyant trouver avec elles ce que je pensais ne pas avoir avec mon épouse. Bien sûr ce fut un échec, doublé d'un retour au foyer honteux, honteux face à la douleur de ma femme, honteux de moi-même car je savais cette quête illusoire.

Je voyais dans mes errements la recherche d'une sexualité fantasmée. Les mêmes questions revenaient : n'étais-je qu'un simple homosexuel qui ne voulait pas le reconnaître ? Mes fantasmes étaient-ils ceux d'un homme apeuré à l'approche de ses 50 ans ? Ou était-ce une chose ensevelie, impossible à définir ?

Pour la première fois depuis ma naissance je peux parler, je peux exposer ma quête, mes rêves, sans honte.

J'ai la tête pleine de mots glanés sur le forum, d'images de mon passé et celles d'un futur possible. J'ai découvert un monde de femmes qui ont réalisé contre vents et marées leur souhait, alors que les gens de l'extérieur au mieux les ignorent, au pire les méprisent et les rejettent. Comment ai-je pu faire partie de ces gens ?

Je suis aussi noué par les perspectives et les difficultés à venir pour réussir à être moi.

C'est le lendemain soir que Delphine naît. Ce prénom m'est apparu évident, comme s'il avait toujours été le mien. Il s'est imposé et a glissé entre mes lèvres avec une sorte de sensualité. Je l'écris pour la première fois, j'écris pour la première fois au féminin. La mue commence, elle va être longue, je le devine, mais elle est

nécessaire et salulaire.

Delphine je suis devenue.

Mais encore pour longtemps, seul mon clavier et les participantes du forum connaîtront ce prénom, mon prénom.

Bascule si rapide qu'il est difficile de comprendre. J'ai l'impression que le temps se compresse. En peu de jours je suis passée du déni total à une acceptation complète. Comment est-ce possible ? Je vais progressivement comprendre que toutes ces petites choses accumulées au cours des ans, toutes ces fuites vers un futur que je voyais différent ne sont que des lignes convergentes vers un présent qu'il me faut accepter. La conscience est ainsi faite.

C'est mon jour de repos, je suis seule à la maison. J'ouvre l'armoire de ma femme, choisis une jupe et un T-shirt qui pourront m'aller. Quel plaisir de me glisser dans ces vêtements, je suis différente, la joie m'envahit, je me dirige vers la salle de bain, heureuse, et là, le choc, je vois mon visage dans la glace, une tête d'homme sur un corps à l'apparence féminine ! Comment oserai-je sortir en pleine rue, même maquillée et avec une perruque ? Je remets mon costume d'homme.

Je n'y comprends rien ou, peut-être, je comprends et ne l'accepte pas, encore sous le joug de mon vécu antérieur, donc d'une mauvaise interprétation des causes de la transidentité. Si je me libère peu à peu, si je déblaie mon mur, les conséquences de ma prise de conscience submergent néanmoins le peu de stabilité que j'avais enfin conquise. Comment concilier ce qui me paraissait jusque-là être une anomalie ?

Je suis au creux de la vague, pleine de doutes et de questions sur l'avenir. J'ai le tournis, j'ai peur de montrer aux autres que je suis différente, et en même temps j'ai envie qu'ils me voient. Toutes ces contradictions qui vont et viennent... Où dois-je aller ?

Je viens d'ouvrir ma boîte de Pandore. L'euphorie de la veille est emportée par la tornade qui se développe dans ma tête et je n'ai que mon clavier et le forum pour m'aider.

Ma femme a peur que je fasse du burn-out à passer mes soirées à la clinique, mais c'est le seul endroit où je suis tranquille pour aller discrètement lire et écrire sur le forum. Nous vivons toujours dans cette fausse illusion que le travail est la seule raison à mes absences nocturnes.

Je réalise qu'elle n'a pas toujours la vie facile avec moi, elle perçoit l'existence d'une face cachée de ma personnalité depuis plusieurs années. Sans l'avoir percée, je pense qu'elle l'a à peu près cernée, car elle me répète souvent que nos enfants ont besoin d'un père et que je ne joue absolument pas ce rôle. Elle considère que j'ai certains mauvais côtés du mâle sans avoir une personnalité masculine cohérente et que je ne lui apporte aucun des réconforts qu'une femme peut attendre d'un homme.

Je ne suis pas encore prête à lui dire que, depuis que j'ai découvert ce forum et que j'ai reçu les encouragements des participantes, j'ai une sensation de quiétude, même si le blues me perce l'esprit.

Mais comment expliquer l'inexplicable à ses proches ? Je le veux pour eux, pour moi, pour, enfin, ne plus mentir et regarder l'autre l'âme en paix. Comment s'y

prendre ? Comment réagiront-ils ?

Deux semaines me sont nécessaires, deux semaines parmi les plus longues de ma vie.

J'écris une lettre à mon épouse qui ne sera jamais donnée, elle reste quelque part au fond de mon cœur. La voici pour la première fois, puisse-t-elle la lire et passer au-delà des ressentiments accumulés depuis maintenant vingt six ans.

3 octobre 2008

Bonsoir C.,

Ce soir, au plus tard demain, une fois seule, tu sauras enfin.

Trente ans au moins que je cherche, vingt quatre ans que tu supportes mes hauts et mes bas, plusieurs années, que je ne compte plus, durant lesquelles tu m'as poussée afin de m'inciter à découvrir ce qui me perturbe.

Tu m'as beaucoup aidée, je sais que tu n'aimes pas les gens qui s'apitoient, aussi je t'assure que loin de moi l'idée de me plaindre. Je veux simplement te faire comprendre mon cheminement.

Toutes ces années j'ai cherché, 30 ans que je ne comprends pas, 30 ans d'idées faussées par la société, l'histoire familiale. La même sensation qu'une conduite de nuit dans le brouillard et sans lune.

J'ai longtemps avancé sans savoir où aller, certaines envies m'envahissaient et souvent je les envoyais au fond d'un grand sac, un mouchoir ou plutôt un drap dessus, les bonnes manières interdisant ce genre d'idées.

Les années ont passé, je pensais trouver la solution par des expériences diverses. Échec total, le même brouillard était présent et l'angoisse revenait, plus forte au fil des ans. Toujours pas de nom à poser sur mon mal-être. Seule certitude, je vous entraînaï tous vers le fond, et à moins d'une disparition, j'allais tout faire couler.

Puis l'aube est apparue, le brouillard s'est effiloché, très lentement, me plongeant encore plus dans le chaos. Est-ce le travail du psy ? Ai-je réussi à rapprocher des éléments disparates dans ce qui tient lieu de cerveau ? Toujours est-il que j'ai aperçu le soleil.

Voici 15-20 jours environ, j'ai commencé à mettre un nom sur mes années de recherche. J'ai eu l'impression d'exploser, de me transformer en nova, puis comme les novas je me suis transformée en trou noir, j'ai implosé, et le cycle à recommencé sur plusieurs jours. Bien/mal, bien/mal, bien/mal, bien/mal, bien/mal...

A ce jour malgré les difficultés à venir, je vis, mais je dois te nommer ce qui m'a minée pendant tant d'années : la société nomme cela la transsexualité, j'appelle cela réaliser un rêve, devenir la femme qu'inconsciemment j'ai toujours voulue être.

Je ne sais qu'elle sera ta réaction et je n'essaie pas de la deviner, mais sache que je suis décidée à arrêter ma "mal-vie". A partir de maintenant, Delphine va lentement mais progressivement prendre la place de Didier.

Je t'aime et tu auras toujours une place dans mon cœur, je t'embrasse

Delphine

Le dimanche 4 octobre, je suis sur ma terrasse, plongée dans mes pensées comme si souvent, ressassant ces derniers jours, tandis que ma femme est seule dans la maison, les enfants travaillant dans leur chambre. Je prends alors la décision de lui parler, la seule acceptable, car mon mutisme, mes traits tirés depuis si longtemps trahissent mon mal-être et je me dois, pour une fois dans ma vie, d'être franche et directe avec ma moitié.

Comme saoule, ivre des sentiments qui me parcourent, désemparée par les conséquences prévisibles des paroles que je vais prononcer, je la rejoins.

Face à ma femme, je suis comme soulagée de découvrir que je peux y arriver. Je me sens capable de lui expliquer ce que je cache depuis 25 ans.

Je commence en lui rappelant une phrase qu'elle a prononcée environ 10 ans plus tôt alors que je lui avais pour la première fois parlé de ce que j'appelle mon mur, une phrase qui résonne en moi comme un espoir de réussir là où tant d'autres ont échoué : *« Quoi que tu trouves derrière ce mur, il faut que tu le trouves, que tu l'extirpes, va consulter, fais tout le nécessaire pour vivre, je serai toujours avec toi, j'accepterai ce qui sortira de là et je serai là ».*

Pleine de cette promesse que j'espère réelle, tremblante de peur à l'idée de parler et, en même temps, forte de ma possibilité de changer ce qui a toujours été une seconde peau pour moi, le mensonge, je prononce ce mot qui m'avait fait fuir des années durant, que j'avais relégué au plus profond de mon enfer :

« Je suis une transsexuelle ».

C'est comme une libération, pour la première fois de ma vie j'arrive à formuler ce qui m'a progressivement amenée au bord d'un gouffre insondable. Je lui raconte mes mois de recherches, la souffrance liée à mon mur, ma rencontre avec le forum, la délivrance qui s'en est suivie, la peur des conséquences, mais aussi la possibilité de réaliser ce que de rares autres transsexuelles ont réussi : sauver leur couple et leur vie de famille.

Mais il arrive ce qui risquait fort d'arriver : sa réaction est celle d'une femme atteinte dans sa féminité, humiliée de découvrir cette face obscure de celui qui a été et est encore son mari, le père de ses enfants. Son regard est terrible, inqualifiable. J'ai envie de fuir, fuir comme j'en ai tellement l'habitude, vers un ailleurs, mais quel ailleurs ? Tout mon passé est basé sur cette fuite vers un vide, et cette fois je suis décidée à ne pas céder à cette tentation.

Je tente de me raccrocher aux peu d'éléments que j'ai compris, aux sentiments profonds qui montent en moi depuis les deux dernières semaines et je me raconte. Elle m'écoute, dire qu'elle est capable d'aller au-delà de sa réaction de femme blessée, je ne pense pas, elle ne le peut pas à cet instant précis.

Depuis tant d'années que nous vivons ensemble, tant d'années durant lesquelles je n'ai rien pu lui confier, comment aurait-elle pu accepter mon vrai visage ?

Combien de fois n'ai-je pas pensé, imaginé, quelle aurait été ma réaction si l'inverse s'était produit, si brutalement ma femme m'avait dit : *« Je suis un transsexuel, et je veux vivre enfin ma vie et devenir ce que je suis depuis si*

longtemps : un homme ! ».

Sa réponse tombe : *« Je ne veux pas vivre avec une femme, j'ai épousé un homme, je pensais vivre avec lui, vieillir avec lui, voir mes enfants grandir et voir arriver nos petits enfants, tout cela avec toi, ou plutôt avec l'homme avec qui je me suis mariée. Nous allons divorcer et je vais quitter cette ville avec les enfants ».*

Les enfants ! Eux aussi doivent savoir, je ne peux les laisser dans l'ignorance.

Oh, ils se doutent bien que quelque chose se passe, que la vie prend une drôle de tournure. Il suffit de me voir, absente à tout, de contempler leur mère au regard de femme trahie. Mais comment s'y prendre ?

Un ou deux week-end plus tard, par une belle journée d'automne, mon fils et moi partons promener notre chienne sur des chemins tranquilles le long d'un canal dans la campagne. Le soleil brille, il fait chaud encore, la nature se paraît de rouge et de mordoré. Il y a là un sentiment de calme, mais un calme d'avant une tempête.

Nous parlons peu, juste suffisamment pour profiter de cet instant magique, comme si le temps pouvait s'arrêter, prendre une autre direction, conscients l'un et l'autre de ce maelström qui nous engloutit. Que j'aurais aimé m'asseoir là, face au soleil, le laisser me chauffer et oublier, oublier que le temps est intraitable. Que j'aime ces instants paisibles face à un soleil dérivant lentement dans le ciel.

Il faut que je profite de cette communion avec mon fils, que j'arrive à échanger davantage que des banalités : plus jamais l'occasion ne se présentera. Mais que dire ? À 16 ans il est impossible de concevoir une telle chose, de concevoir que cela puisse concerner son propre père.

J'arrive enfin à trouver quelques mots, oh, si peu, mais c'est déjà une clé pour tenter d'entrouvrir la porte.

« Tu sais, G., je sais que tu t'inquiètes pour moi et cela depuis des mois. Sache que parfois la vie réserve des surprises, bonnes ou mauvaises. Le cerveau est une drôle de machine, il peut cacher certaines choses au plus profond de ton être, pour tenter de te préserver, mais parfois ces choses enfouies reviennent brutalement à la surface et tu ne peux leur échapper, elles te submergent et tu ne peux leur résister sous peine de disparaître. Voilà ce qui m'arrive, quelque chose de très ancien m'a poursuivie des années, j'ai essayé de l'ignorer, mais aujourd'hui je ne peux plus. Ta mère sait de quoi il s'agit. Il est trop tôt, pour moi, pour tout te dire, mais je vous expliquerai tout à toi et à ta sœur ».

J'apprends le lendemain par ma femme que mon fils a à la fois été très touché et très perturbé par mes paroles. Que puis-je faire de plus ?

Dans les jours qui suivent ma femme insiste pour que je parle ouvertement aux enfants. Je désire aborder le sujet en deux temps : d'abord le divorce, puis ultérieurement ma transidentité, mais ma femme est inflexible, tant la peur que les enfants la soupçonnent et l'accusent d'être la cause du divorce la mine. Au fond d'elle, la crainte de tout perdre : son mari et ses enfants. Puis-je le lui reprocher ? Je suis dans un tel état de culpabilisation, convaincue de n'avoir pas su éviter ce cataclysme, que j'accepte.

Moment très difficile en perspective, il va falloir que je trouve les mots justes pour leur expliquer que leur père se sent femme. Mon seul soulagement est de savoir

que mon mal-être qu'ils ont toujours connu (leur mère me l'a confirmé) à un nom et que ce ne sera plus un secret de famille caché dans un placard. Ma femme redoute que mon comportement ne les jette dans les bras des psychiatres plus tard. J'espère ne pas être égoïste en choisissant cette voie, et ne pas hypothéquer leur avenir. C'est, je pense, le plus difficile dans les choix à faire : arriver à ce que mes ados soient bien dans leur tête.

Je ne veux pas les faire souffrir, mais y-a-t-il une réponse à une situation aussi kafkaïenne que celle d'un père évoluant vers la féminité ?

J'ai le ventre noué et je voudrais entrer dans un trou de souris. J'ai l'impression d'être au bord d'un gouffre et les idées noires veulent me submerger. Je regrette le jour où je suis né homme, il y a bientôt 49 ans.

Nous sommes tous les trois dans la chambre de mon aîné, ils m'écoutent, cherchent à comprendre, réalisent que plus rien ne sera comme avant.

Ils sont tout secoués et en larmes. Nous nous enlaçons. Ce sera la dernière fois qu'ils accepteront de se serrer contre moi. Je me hais, j'ai le sentiment d'avoir transféré mon problème sur leurs épaules.

Ma femme est convaincue que j'avais le choix, selon elle, il est toujours possible de choisir. Peut-être ? Je me sens perdue sur un radeau dans une mer démontée. Toute la famille est prise dans ses flots. Comme après toute tempête, je sais bien que le calme reviendra. Mais quand ? Comment ? Quelle sera la vie de mes enfants ? Quelle sera la mienne ?

Le lendemain, mon fils me demande quand je me sentirai mieux, et je l'ai vu encaisser le choc de ma réponse : « Quand je serai une femme j'espère. » Nous avons passé une soirée calme et ils considèrent toujours que je suis leur père. Pour l'instant. Même si ma femme m'en veut pour les blessures passées et l'espoir brisé, je sais qu'elle saura mener la barque au mieux des intérêts de nos enfants. Je lui fais confiance.

Elle ne comprendra jamais (comme elle dit elle est normale) comment une telle découverte peut se produire du jour au lendemain et tout faire basculer, donner la force de renoncer à tout ce que l'on a construit, sentir le besoin impérieux d'avancer, même si les doutes viennent s'immiscer et troubler la réflexion.

Elle m'a demandé quelle était ma définition de la femme, « est-ce le fait de porter des jupettes ? » J'ai (presque) ri mais je suis incapable de lui donner une réponse. Je n'ai pu que lui dire : « La femme ? Mais c'est celle que je sens là, au fond de moi ! »

Il va falloir que j'apprenne à voler de mes propres ailes. Cela va être difficile car, malgré des apparences de mec sûr de lui, j'ai toujours eu besoin de me reposer sur quelqu'un par peur de la chute. Pendant des années cette personne a été ma femme, confrontée à mes angoisses et à mon mur. Je jouais au macho, pire que l'homme des cavernes, refusant de regarder en face mes faiblesses et d'accepter de reconnaître son aide. Maintenant, c'est à moi de construire l'avenir, et surtout de ne pas le rater comme j'ai raté toutes ces années.

Chapitre 2

Un garçon presque comme les autres

Décembre 1959 : une ferme en Gironde, alors que la pluie s'abat sur la région depuis plusieurs jours, que le ruisseau voisin gonfle et déborde, que mon père déplace ses vaches dans un lieu sûr, un enfant de sexe masculin naît, Didier Philbert.

Quelques années plus tard, mes parents déménagent, et je deviens enfant des villes

De mon enfance, les souvenirs sont absents, à part quelques images : je suis dans une cour d'école, la main de ma jeune sœur au creux de la mienne, elle est triste pour son premier jour de classe, nous restons face à face, séparés par le grillage qui délimite l'école maternelle de la primaire ; des vacances à la plage, les dunes sont hautes et pentues, véritable toboggan improvisé et interminable que je descends sur le ventre sans jamais me lasser, récoltant un coup de soleil monstrueux ; des points de sutures aux arcades sourcilières et à un doigt suite à des jeux un peu violents ; des excursions qui me semblaient hautement périlleuses dans un cimetière de voitures ; les petites chaussures faites sur mesure par un cordonnier pour mon ours en peluche ; un déménagement dans notre nouvelle maison à la campagne...

Je change d'école : deux classes pour tout le village, maternelles à Cours Préparatoire dans l'une, Cours Moyen à Certificat d'Étude dans l'autre, une cantine équipée d'une seule grande table sur laquelle nous mangions un déjeuner que nous apportions nous-mêmes, un chêne immense et magnifique au centre de la grande cour, entouré d'un banc en bois. Jeux de billes et jeux de « filles », auxquels je participais avec plaisir. J'avoue que je n'étais pas mauvais à la marelle, moins bon à l'élastique et que je gagnais souvent aux billes ; les agates roulaient entre mes doigts comme les perles d'un trésor.

En 1968, alors que la France brûlait et hurlait, je passais de longs moments seul au bord d'un ruisseau, équipé d'une canne à pêche artisanale en bambou, d'un fil et d'un hameçon. Je récupérais les vers de terre dans le fumier du voisin, savourais le soleil entre les branches des arbres et, parfois, les remous de l'eau et les secousses de mon fil de pêche m'annonçaient que j'attrapais un poisson ; mais jamais de quoi faire une friture. J'aimais cette solitude et ce calme.

A l'heure du collège, ma mère me laissa pousser les cheveux jusqu'aux épaules, influence de mon frère aîné qui entrait au lycée, celui des années post mai 68. Il fut toujours en avance sur son âge. Il m'a bien taquiné, comme tout grand frère qui se respecte, mais je ne l'ai vraiment connu que de nombreuses années plus tard, trop tard. Pour moi, à cette époque, il évoluait dans un monde qui n'était plus celui de l'enfance, un monde que je ne comprenais pas. J'admirais son aisance, son côté artiste et son allure de mousquetaire.

Moi, je me retrouvais dans la cour des presque ados, suffisamment bêtes pour ne pas accepter la différence. Dans ce collège de campagne, avec mes cheveux longs, mon visage aux traits fins qui me faisaient ressembler à une fille, je me fis remarquer

sans le vouloir, suscitant des railleries de la part des autres garçons.

Pourtant, comme les autres enfants de cet âge, je suis tombé amoureux, en 6^{ème}, ce fut si platonique que seules les tables de classe, sur lesquelles j'ai gravé le nom de « Viviane », petite brune aux yeux noirs, ont dû le remarquer. J'ai fait les mêmes bêtises que tout élève de onze ans dès que les professeurs avaient le dos tourné, je savais bien que les stylos Bic étaient pratiques pour souffler du papier mâché, que les élastiques étaient efficaces pour organiser des batailles de lancer de papier plié que je cachais sous les boucles de ma blouse !

Je ne me sentais pas différent : mes résultats scolaires étaient bons, j'avais des amis, avec lesquels j'ai été lié pendant mes quatre années de collège. Mais peut-être n'était-ce pas suffisant aux yeux de certains. C'est vrai que je n'aimais pas me battre, que je ne participais pas à ces « réunions » de fond de cour où le rire était gras, où les plumes de ces jeunes coqs se dressaient sur la tête. Et puis j'étais naïf.

Un souvenir est gravé dans ma mémoire. Il existe toujours un groupe dans un collège, celui de ceux qui savent tout ce qu'ils ne savent pas mais qu'ils croient savoir ; dans le mien, la bande était toujours assise sur le muret du fond dès que le soleil brillait. J'étais en quatrième ou en troisième, je marchais tranquillement dans la cour, profitant du printemps, lorsque je les entendis ricaner stupidement : « Tu es PD, tu es PD... », scandaient-ils à l'attention d'un certain Didier Pa Pour quelles raisons me suis-je approché d'eux et suis-je intervenu ? Je me rappelle que je voulais me sentir « homme » comme eux, être accepté. Et me voilà en train de leur dire « moi aussi mon nom a les mêmes initiales : PD ». Ils plongèrent dans un rire monstrueux, m'entourant et me répétant « le PD, PD, PD... ». Je ne saisisais pas ce qui était si drôle, mais je vis bien qu'ils se moquaient de moi et je m'éloignai sous les quolibets, rouge de honte. J'avais compris qu'il s'agissait d'une injure à leurs yeux, mais quelle injure ? Je ne connaissais pas le sens de ce mot, je ne l'ai appris que bien plus tard.

Durant cette même période, ma petite sœur, à son tour entrée au collège, avait acquis la réputation de celle qui protège son grand frère. Dans le car scolaire qui nous conduisait le matin à l'école et nous ramenait le soir à la maison, j'aimais être seul sur ma banquette et rêvasser en regardant le paysage. Sur la fameuse banquette du fond, celle que les « grands » se réservaient, quelques gosses trouvaient malin de se moquer de moi et ma sœur, elle, plutôt bagarreuse, « garçon manqué » dans son genre, prenait ma défense et n'hésitait pas à cogner pour qu'ils laissent son frère tranquille.

Pouvais-je me qualifier de fille à l'époque ? Non ! Contrairement à d'autres jeunes dans ma situation, je n'avais pas le sentiment de ne pas être dans le bon corps, je ne pensais pas qu'un jour celui-ci changerait spontanément pour devenir celui d'une fille. Je n'ai pas le souvenir de m'être senti différent des autres garçons, d'avoir eu une envie forcenée d'arriver à me transformer en fille. J'étais moi, rien que moi.

J'aimais autant la compagnie de l'un que de l'autre sexe. Cependant, l'ambiance grosses blagues, discussions sportives et non réfléchies, qui règne souvent à l'adolescence dans les groupes masculins ne me plaisait pas et je me tenais la plupart du temps éloigné d'eux, préférant la solitude et les loisirs qui l'accompagnait : créer un réseau de train électrique dans ma chambre, dévorer Jules Verne ou Zola, me promener dans les bois avec notre chien et parfois jouer aux indiens avec un voisin. Des jeux qualifiés de « garçon ».

Bien sûr, cet isolement dans un monde à soi est, peut-être, la caractéristique d'un mal-être. Il me valut en tout cas d'être repéré par les services médicaux du collège qui conseillèrent à mes parents d'aller voir un psychiatre, déjà ! Mais je n'étais pas non plus le seul enfant de treize ans concerné. J'ai eu droit à 30 séances qui, en y repensant, me font sourire. Elles se déroulaient toujours de la même façon : assis face au psychiatre qui m'interrogeait, je répondais des banalités et, très souvent, restais silencieux. Inévitablement, les consultations comportaient également la réalisation de dessins. Tout ce que j'appris au cours de cette période est que mon coefficient intellectuel était largement au-dessus de la norme ; ensuite, que j'avais des manifestations d'angoisse et des troubles relationnels. Ces séances ont-elles changé quelque chose ? Je n'en ai pas eu l'impression.

Souvent, les jeunes transgenres manifestent ce genre de soucis, qui les mènent parfois à des pulsions suicidaires ou des échecs scolaires. Mais espérer que la médecine de 1973 s'en rende compte est équivalent à poser un emplâtre sur une jambe de bois, lorsque l'on voit qu'en 2010 ce sujet est si rarement évoqué et que les structures éducatives et associées ne sont absolument pas sensibilisées à la transidentité. Et pourtant que de vies gâchées pourraient être évitées !

Un autre fait, tellement fréquent pour les transgenres, s'est déroulé durant cette période au collège. Je l'ai tellement enfoui que c'est comme si mon cerveau l'avait effacé de ma mémoire. On ne me l'a rappelé que tout récemment, mais cela ne l'a pas ramené en surface, aucune image, aucun souvenir ne reviennent. Dans le vestiaire de la salle de sport, bien évidemment celui des garçons, les autres me déculottaient avec moult commentaires pour vérifier mon sexe, si c'était bien le même que le leur. Un jeu qu'ils reproduisirent de nombreuses fois, jusqu'au jour où une femme d'entretien prévint mes parents qui réagirent auprès du directeur. Je devais être différent, inévitablement.

Je fus le seul de ma classe à aller au lycée ; je pouvais refaire ma vie, rencontrer d'autres personnes. Je n'avais pas grandi, j'étais le plus petit des garçons, mais plus le seul à porter des cheveux longs. Mes souvenirs de cette époque sont étrangement paisibles.

En première, j'ai croisé dans ma classe A., dont le père était instructeur avion, et qui, à 16 ans, pilotait déjà. C'était un grand ami, un de ceux avec qui on se sent bien. Complices, je l'aidais en anglais, sa faiblesse, et lui me faisait réviser la théorie du pilotage, ayant commencé, sous son impulsion, à prendre des cours. J'adorais les heures passées aux commandes d'un avion, cette sensation de liberté, cette solitude au-dessus du monde, cette impression que l'horizon vous appartient, que l'espace est à vous. J'étais moi, encore seul, mais aux commandes de ma vie.

J'aimais tellement cette sensation et cette plénitude qui m'envahissaient, dans l'infini du ciel où je devenais le seul maître, qu'un jour je séchai une heure de cours et pris un Cessna 152¹. C'était un jour idéal, ciel bleu, visibilité limpide, air calme. La montagne brillait de toutes ses neiges, l'océan s'étalait à perte de vue sous mes yeux. J'atterris sur un aéroport international, entre deux avions de ligne, avant de redécoller face au soleil. Ce fut une heure de bonheur, de puissance et de tranquillité.

¹ petit avion biplace à ailes hautes

L'avion n'est pas le seul plaisir de mes années lycée. Mes hormones se réveillèrent, la sexualité fit naître le désir, le sentiment amoureux le plaisir de découvrir l'autre. En cours d'année de Terminale, je renouai avec une amie que j'avais connue au catéchisme, L.-H., et nous sortîmes ensemble. Nous eûmes la chance que je fasse une année de préparation dans le même établissement, alors qu'elle-même était en terminale. Ce que nous pensions n'être qu'un flirt se prolongea et dura quatre ans. J'étais bien, j'étais moi.

Je dus quitter notre campagne pour mes études, et, durant deux ans, nous ne nous sommes vus que par intermittence, trop peu souvent à notre goût. Parfois je lui empruntais ses vêtements, et nous inversions nos rôles, sans aucune gêne. Je ne me posais aucune question, et je crois qu'elle non plus. Nous nous amusions tout simplement, avec le sentiment d'être nous-mêmes, sans nous mentir ou nous cacher l'un à l'autre, sans non plus l'impression de faire quelque chose de mal ou considéré comme une perversion. Nous vivions notre meilleure part.

Je me suis également senti complètement libre et épanoui le jour du carnaval, alors que j'étais en classe préparatoire. Tous les autres s'étaient déguisés. Pas moi. Ou du moins, pas à mes yeux. Une amie m'avait prêtée une jupe et un chemisier et j'avais passé la journée à me promener dans la ville, à boire un verre avec mes amis dans cette tenue des plus féminines, parfaitement à l'aise, et ne suscitant de regards soupçonneux de personne.

En première année à l'École, à la grande école supérieure, je décrochai, suite au concours et à sa difficulté, aux deux années de préparation dignes d'une vie monacale. Je touchais à peine à mes cours, je n'avais plus aucune envie de faire quoi que ce soit, passant des heures devant le flipper de la cafétéria du cercle des élèves. Je m'isolais à nouveau dans mon monde, et cette solitude dans laquelle je m'enfermais nous conduisit, L.-H. et moi, à la séparation.

Je me ressaisis lorsque je redoublai ma première année : je voulais tellement réussir mes études que je me remis au travail.

C'est à cette période où je me replongeai assidument dans les études que je commençai également à construire ce que j'appelle aujourd'hui mon mur. La société, la vie dans la cité universitaire, les règles qui s'imposent plus ou moins tacitement dans une grande école, son relatif manque d'intimité, le cercle plutôt fermé d'étudiants destinés à la même profession, m'ont conduit, inconsciemment, à jouer le rôle psychologique que mon sexe physique m'imposait : être un homme.

J'ai découvert les soirées arrosées entre mecs à jouer au tarot, les blagues salaces. Il y eut de bons moments, mais au fond de moi, je me sentais différent de ceux que je côtoyais. Je participais et en même temps mon esprit s'échappait, vagabondait vers un drôle d'ailleurs. Un de vos camarades raconte une histoire de fesses, vous riez, mais ce n'est pas lui que vous enviez, malgré la part belle qu'il se taille dans son récit, c'est la fille avec laquelle il a passé la nuit. Mais, évidemment, vous ne pouvez pas le dire à ces hommes qui vous entourent, à l'attitude si masculine et virile. Et ce que, deux ans auparavant, je vivais sans gêne et sans complexe avec L.-H., devint soudain tabou. J'avais un sexe de mâle, il fallait que je me comporte comme tel. Alors, je mettais une brique de plus à mon mur pour me séparer de ce que

j'étais et renforcer sans cesse ma qualité d'homme. Correspondre à ce qu'on attendait de moi. La morale interdit de penser autrement.

Certaines transgenres, durant cette période de refus de ce qu'elles ressentent, se masculinisent à outrance : musculation, recherches de risques...

C'était le début des années 1980, certains tabous tombaient, le VIH n'était pas encore arrivé, tout semblait simple, nous étions des jeunes adultes, le diplôme bientôt en poche, la vie devant nous, pleine de promesses.

En apparence, j'étais insouciant et heureux. A l'intérieur, quelque chose bouillait, quelque chose que j'aurais voulu comprendre mais qui semblait inabordable : qui étais-je ? Pourquoi fallait-il que je fasse, que je pense certaines choses, qui n'avaient pas l'air de concerner ces hommes autour de moi ?

Petit, avant de m'endormir, j'imaginai très souvent que j'étais à la place de Pinocchio, lorsqu'il devenait un âne. Je rêvais que je vivais cette existence d'âne, que je me métamorphosais. A 20 ans, cette rêverie avait évolué, je me voyais femme, vivre des expériences de femme. Il était évident que quelque chose clochait. Étais-je gay ?

Un soir de fête à l'école, alors que nous avions beaucoup bu, je me suis retrouvé dans ma chambre d'étudiant avec Philippe, homosexuel mais qui ne l'affichait pas au sein de l'école. Il était tendre, prévenant, je m'endormis dans les bras d'un bel homme qui m'a apporté, involontairement, des réponses partielles à mes questions : je n'étais pas gay. J'avais apprécié cette nuit, son contact, sa douceur, mais ce n'était pas ce que je recherchais.

Nous ne nous revîmes presque pas ensuite. Du moins pas de façon aussi affectueuse. Il m'attirait, mais pas de cette manière. Puis la vie nous a séparés, j'ai appris son décès quelques années plus tard, ce fut un choc et un sentiment de perte. Je le remercie pour ce qu'il était : un homme doux, respectueux de l'autre.

J'ai vécu d'autres expériences de recherche de mon moi, mais celles-là ne peuvent s'écrire. Les briques du mur s'élevaient, et je ne trouvais pas ma réponse. Peut-être n'ai-je pas su chercher à cette époque ? D'autres ont reconnu leur transidentité tout de suite, sans doute n'étais-je pas réellement prêt à m'accepter.

Inconsciemment, alors que j'étais en avant-dernière année d'étude, je finis par admettre que j'étais un homme, puisque j'avais un sexe masculin et que la société considère que l'identité sexuée d'un individu est décidée par ses organes génitaux. Un homme avec de drôles d'idées, mais après tout, d'autres, bien mecs, devaient peut-être avoir les mêmes.

Et je croisai celle qui allait devenir ma femme. Ce fut un véritable coup de foudre. Un coup de foudre qui a scellé le mur, pour des années. Malgré tout, par quelques interstices mal cimentés, des images se faufilaient, allant et venant à leur guise ; je tentais de les tenir à l'écart, de reboucher les trous de mon mur. Il fallait le maintenir et surtout ne pas en parler, ne pas parler de ce qui se trouvait derrière : silence et mensonge. Ce seront les deux portes qui le fermeront définitivement. S'il fallait que je sois homme, je le serai.

Mais ces portes furent dès l'origine une erreur de jugement, une erreur qui fut la genèse du tsunami qui s'est abattu tant d'années après.